

Jacques Poulin: une nouvelle carte du Tendre

Jacques Poulin, *Le vieux Chagrin*, Leméac/Actes Sud, 1989.

Roman après roman, Jacques Poulin compose une nouvelle géographie intérieure, dessine un monde enchanté avec le crayon magique de la tendresse. Peut-être jette-t-il les fondements d'un genre : le roman tendre ou, mieux encore, le roman du nouveau Tendre, mais sans mièvreries. Et son narrateur, toujours le même sous divers habits et appellations, y poursuit une épopée intime, la quête de quelque Saint-Graal du cœur, avec la belle obstination rêveuse d'un Quichotte des temps modernes.

Auparavant, avec *Volkswagen Blues*, Poulin nous avait transportés à travers l'Amérique, de Gaspé à San Francisco, à la recherche d'un frère, d'une enfance, d'une patrie oubliée, levant l'étendard de la tendresse envers et contre tout. Maintenant, avec *Le vieux Chagrin*, il nous ramène dans une exploration dont l'espace cette fois, vertical et profond, est celui du cœur. Le cœur qui est pays d'enfance par excellence et qu'on peut retrouver notamment au coin d'une anse, au bord d'une crique où s'amarre un voilier. Ainsi commence le roman.

Le narrateur habite la vieille maison de son enfance au bord du fleuve, près de Québec. Il travaille à un roman qui avance laborieusement. Le minibus Volkswagen est toujours là, comme une fidèle Rossinante, mais il ne bougera guère car l'aventure est à quelques pas. Quelques pas mystérieux sur la grève, en face de la maison, dont notre héros aperçoit la trace un beau jour de printemps. Il la suit, cette trace, avec le vieux Chagrin, son chat, qui par rapport à son maître joue le rôle d'un compagnon méfiant, instinctif et terre à terre. Les pas aboutissent à une petite caverne que le narrateur connaît bien pour y avoir joué souvent durant son enfance. Et, dans la caverne, quelqu'un s'est installé avec un sac de couchage : une femme, semble-t-il, d'après le nom qu'il voit écrit dans un livre de chevet, un exemplaire des *Mille et une nuits*. Le nom est Marie K., que le narrateur transforme aussitôt en Marika. Et il passera le reste de la belle saison à essayer de voir, de rencontrer, de cerner cette Schéhérazade des cavernes, dulcinée aussi omniprésente dans ses pensées qu'évanescence dans la réalité.

Au cours de cette quête de l'objet d'amour idéal, il advient ce qui arrive souvent dans la vie réelle : le narrateur trouve autre chose qu'il cherchait. Ainsi, lui qui veut connaître à tout prix cette Marika, avec une passion que le temps et l'échec exaltent, obtient l'affection d'une autre, une jeune fille abandonnée, en mal du père qu'elle n'a pas eu. Cette fille, surnommée la « Petite », s'installe peu à peu chez lui, à l'instar des chats errants qu'il héberge, aussi naturellement et instinctivement qu'eux, et elle gagnera son affection de même. Le roman se fermera d'ailleurs sur « la lumière douce et bleutée » qui illumine son visage quand elle reçoit enfin l'assurance qu'elle sera adoptée par le narrateur.

Tout l'art de Poulin réside dans son efficacité à nous embarquer avec lui dans cette histoire un peu abracadabrante d'une femme entrevue, ou plutôt devinée, sur une grève et que son héros n'arrive jamais à atteindre. Le récit nous ravit justement par une écriture précise, qui coule sans bavures, et par une atmosphère de nostalgie feutrée que l'auteur excelle à suggérer. Nostalgie de l'enfance, nostalgie des autrefois et des ailleurs, scandée par l'évocation de souvenirs ici et là et par l'usage un peu emphatique de l'épithète « vieux » : le vieux Chagrin, le vieux Hemingway, le

vieux Québec, le vieux grenier, les vieux *running shoes*, etc. Il y a aussi la présence bien réelle, bien concrète, de la Petite, qui fait contrepoids au risque de dérapage onirique du récit. Elle garde au narrateur les pieds sur terre, lui qui risque à tout bout de champ de prendre la mer pour une Marika de brume.

Dans cette projection, ne s'agit-il pas de l'homme contemporain cherchant la femme disparue ? Que sont nos princesses des mille et une nuits, que sont nos enchanteresses devenues ? Il n'y a plus de Schéhérazade, il n'y a plus de Vénus surgies de la mer, il n'y a que des petites filles en quête de père pour les mater. Ce n'est probablement pas ce que Jacques Poulin a voulu dire, mais une lecture de son roman le suggère fortement. De même que son narrateur abandonné par une femme et qui en souffre, il y a sans doute bien des mâles solitaires au Québec et en Occident en général, en cette époque d'indéterminisme sexuel, qui reviennent aux cavernes de l'enfance dans l'espoir d'y débusquer l'amoureuse idéale. La hantise de la survenante ; et celle-ci, comme par hasard, arrive portée sur des eaux dont le symbole est tout maternel. Sans mentionner l'image utérine de la caverne.

Tout cela, bien sûr, reste en arrière plan du roman. Le narrateur, quant à lui, se contente de dire que Marika n'est autre que son double, la partie féminine de lui-même. Et cette partie féminine, il l'a trouvée et rejointe finalement en adoptant la Petite avec toute la tendresse d'une mère. Par ailleurs, cette femme rêvée est aussi un symbole de l'inspiration littéraire, et le choix des *Mille et une nuits* comme fétiche du récit n'a rien de gratuit, évidemment, car Schéhérazade, conteuse intarissable des nuits de Bagdad, est l'inspiration et l'imaginaire même dans son pur jaillissement et ses ramifications sans limite.

Enfin, pour revenir à la tendresse dont nous parlions au début, elle enrobe le roman comme une sorte d'apesanteur. Il n'y a rien qui heurte ni qui se heurte dans ce livre: ni violence, ni colère, ni agressivité. Tout se passe en douceur: les jours, les joies et les peines, de même que le regard porté sur toutes choses. Le narrateur est d'une bonté et d'une patience inépuisables pour ses chats qui font du grabuge dans la maison et pour les humains qui l'envahissent ou le trahissent. Sa femme, par exemple, qui le quitte pour un autre homme, il la laisse partir sans un mot, sans un cri; il ne lui en veut pas vraiment; il la retrouve même quelque temps après et ce sera l'occasion d'une étrange nuit à trois. Comme dans le jardin d'Éden, avant la faute, avant le désir. Même chose pour la Petite qui vient se blottir dans son lit, contre lui. Ainsi, dans ce monde délivré comme par enchantement de la gravité de la libido, tout flotte dans une tendresse angélique. C'est beau et un peu naïf, comme l'enfance.

Les Écrits du Canada français, mai 1990.